

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 52

Artikel: Comment finira l'Angleterre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193308>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il faut, à la même date, éplucher une rave, en ayant soin de faire la pelure d'une seule pièce, puis la jeter derrière soi, par dessus la tête, avec la main gauche. La lettre que la pelure figurera sera l'initiale du nom de la personne qu'on épousera.

Le 24 décembre, il faut encore aller frapper à la porte de l'étable où sont les brebis ; si c'est une petite voix bêlante qui répond, la personne qu'on épousera sera de petite taille, tandis que si c'est une grosse voix, elle sera de grande taille.

Il faut enfin, la veille de Noël, tous-jours entre onze heures et minuit, aller à reculons tirer une bûche du tas de bois : si l'on tire une bûche garnie d'écorce ou de résine, elle annonce un mariage riche ; si la bûche est recourbée, elle présage une difformité, un époux bossu ou boiteux ; si elle est noueuse ou tordue, elle annonce un mauvais caractère.

S'il fait du vent le jour de la noce, cela signifie qu'il y aura du désaccord ou des querelles dans le ménage ; s'il fait mauvais temps, c'est un présage de prospérité ; s'il neige, on deviendra riche ; s'il fait beau temps, on s'appauvrira.

Se marier au mois de mai, ou le 13 d'un mois, porte malheur.

De grands yeux chez la mariée annoncent une famille nombreuse.

Au temps des couches, il faut se garder de prêter à une jeune mère ni feu ni sel, ce serait exposer le nouveau-né à ne pouvoir pas prendre le sein.

Lors des relevailles, la jeune mère doit, pour sa première sortie, se rendre à l'église ; sinon son enfant deviendra un voleur, etc.

Autres présages relatifs à la veille de Noël et au jour de l'an. —

Il ne faut pas filer la veille de Noël, sinon le vent enlèvera le toit de la maison. Il faut, ce soir-là, mettre un gros tronc et du bon bois au feu. S'il n'est pas consumé au 1^{er} janvier, c'est d'un heureux présage : les denrées ne manqueront pas durant l'année. Si le brasier est éteint, les denrées manqueront dans un temps proportionnel à celui qui s'est écoulé depuis la dernière étincelle jusqu'au nouvel-an. Il faut, le même soir, cacher la quenouille, afin de ne point voir de serpents pendant l'année.

Il faut, la veille de Noël, entre onze heures et minuit, fondre des plombs et les verser dans de l'eau qui ait été prise à la fontaine, en marchant à reculons. Si les plombs affectent des formes rebondies, ils annoncent la prospérité et une grande abondance d'argent. S'ils ont la forme d'une étoile, signe de bonheur, — la forme d'une croix, signe de malheur, — la forme d'un homme, présage heureux, — la forme d'une femme, présage

malheureux ; — s'ils ont l'aspect d'un animal, signe d'une mort prochaine.

Il faut, durant la même nuit, cacher le balai, afin que le vent ne découvre pas le toit pendant l'année.

Il n'est pas prudent de faire sortir le bétail, pour l'abreuver, les jours de Noël, du Nouvel-An et des Trois-Rois ; les loups viendraient le dévorer durant l'été.

Si le jour de l'an, la première personne qu'on rencontre est une femme, on aura des ennuis toute l'année.

Les *Légendes des Alpes*, de M. A. Céréssole, illustrées par E. Burnand, contiennent une foule de choses fort intéressantes, qui captivent vivement l'imagination et qu'on lit avec délices, au coin du feu, durant les longues soirées d'hiver. Ce beau volume date de quelques années déjà, mais il n'en aura pas moins de succès comme cadeau d'étrennes.

On farceu bin attrapà.

Quand on va ein tsemin dè fai, on tâtsè adé d'allà dein on vouagon iò n'ia pas tant dè dzeins, et quand on arrevè à 'na gâra et qu'on s'arrètè, y'ein a, quand bin ne sont què dou à trài, qu'ont la nortse dè ti fourrà lào frimousse pé la portetta po fèrè encrairè ài dzeins que volliont montà que lo vouagon est tot pliein, et quand lo trein sè reinmodè, sè remettont à lào z'ése.

L'autro dzo, on farceu que sè trovàvè dein lo trein sè peinsà, po dégottà lè dzeins dè montà dein son vouagon, dè dessuvi on petit einfant que pliàorè et fasà dâi sicliiâres, que lè dzeins qu'arrevàvont sè dépatsivont dè sè tsertsi on outro carnotset, kâ ne fâ pas bio sè trovà avoué la marmaille que tchurlè. Lo gaillâ avâi réussâi à restâ quasu solet dein son vouagon et l'ein étâi tot conteint ; mâ ào derrâi momeint vouâitsè onna fenna, que volliàvè assebin preindrè lo trein, qu'arrevè ein portoint on petit gosse que fasà dâi ruailiâres coumeint s'on lo sagnivè, et coumeint le tsertsivè onna portetta dè vouagon po s'einfatâ dedein, ion dâo tsemin dè fai, que cliausâi lè portès, la criè et lài fâ, ein lài montreint lo vouagon iò étâi lo farceu :

— Montà pi quie ! y'ein a dza ion que boèilè.

On orgolliâsa.

Onna fenna que coudessâi fèrè la dametta et qu'avâi mé d'orgouè què dè mounia, étâi z'ua ein tsemin dè fai avoué son bouébo, et ma fâi, quand bin l'arâi volliu allà dein lè sécondès, coumeint lè damès, l'avâi du maugrà li preindrè dâi cartès dè troisièmès, coumeint lè pây-sannès ; mâ cliaô tsancro dè centimes fasont défaut. On iadzo dein lo trein, le vâi son bouébo que tagnâi sa carta à la

man. Adon le lo trevougne pé sa veste et lài fâ tot ein coléré :

— Vâo tou catsi clia carta, tsancro dè merdâo ! Est-te que lè dzeins ont fauta dè vairè que ne veint dein lè troisièmès !

C.-C. D.

Lunau.

Vo zâi racontâ l'âi ya coquiè teimps on histoire su on nommâ Lunau qu'avâi onna faux que copâvè lè bornè'ein sciein. Mè vé vo z'ein racontâ d'on autre :

On iadzo cé Lunau avâi misâ on gros tsâno que sè trovâvè bornu ào coutset dè la fonda tanquieit ào bas, que l'étâi coumeint onna tiesse dè peindule, dè manière que quand la voliu montà dessu po l'ébrantsi et l'âi mettrè la corda po lo teri avau, mon Lunau vint tchâidre drâi dein lo perte dè la fonda qu'on n'a jamais su adrâi coumeint la pu frou dè lè dedein què grandteimps après. Quand son frarè lo lei ya demandâ, Lunau a repondu que se n'avâi pas pu allâ queri onna détrò po fèrè on perte po sailli, lài sarâi adé.

J. E.

Comment finira l'Angleterre.

Un journal donnait dernièrement de très intéressants détails sur la dérive en plein Atlantique d'une parcelle détachée de la côte d'Amérique, portant un bois de bambous en pleine croissance. La dernière fois où cette île flottante fut aperçue, elle se trouvait à 1600 kilomètres de son point de départ.

M. Raoul Lucet, du XIX^e Siècle, fait remarquer que le fait n'est pas aussi rare qu'on serait tenté de le croire. Il n'est presque pas un seul des grands fleuves américains, comme le Mississippi, par exemple, l'Orénoque, les Amazones surtout, et le Rio de la Plata, qui n'en charrient à flux continu des douzaines.

Quelquefois ces îlots se forment par l'assemblage de bois flottés, arrêtés au passage par un bout de racine érectile, autour de laquelle la coulée des boues et la chute incessante des poussières vagabondes et des feuilles mortes, aidées de la végétation, cimentent définitivement le tout.

Mais il peut également arriver que sans la moindre formation artificielle de ce genre, ce soit un morceau, plus ou moins grand, du sol d'une île ou même de la terre ferme, un fragment du plancher des vaches, qui s'en aille ainsi à la dérive. Tel fut le cas de ces îles du lac Supérieur qui, l'autre année, pendant une tourmente, se détachèrent de la rive canadienne, pour aller aborder en face et se coller au territoire du Wisconsin, dont elles font depuis, par droit d'atterrissement, partie intégrante.

Ce dont, par exemple, on ne se doute guère, ajoute M. R. Lucet, c'est que l'Angleterre est, à plus ou moins brève échéance, menacée du même sort. Il s'en faut qu'*Old England* soit le bloc compact, solidement assis au fond de la cuvette océanique, avec l'aplomb, la vigueur, l'orgueil et l'impénétrabilité d'un roc, que les observateurs superficiels se sont, depuis César, représenté. Imaginez-vous plutôt un édifice qui serait tout en façade — en façade horizontale — une piteuse pellicule étalée à la surface des flots, comme qui dirait une feuille de nénuphar, mal attachée à la glèbe sous-marine par une tige fragile qui va en s'amincissant sans cesse et que le moindre cataclysme peut achever de démolir.

Bref, l'Angleterre s'effrite de plus en plus par-dessous : ce n'est plus une pyramide massive plantée comme un clou sur la lèvre supérieure de la Manche. C'est un champignon, un parapluie : survienne une catastrophe, un raz-de-marée, un tremblement de terre, l'explosion d'une forte torpille sournoisement déposée contre le pédoncule par un « goubet » aventureux — et voilà le manche de l'ombrelle (ou la queue du champignon) qui casse !... *Fluat Britannia* : John Bull, déraciné, est à veau-l'eau. Peut-être suffirait-il même, pour que tout fiche le camp, que la moitié seulement des habitants de l'île, une quinzaine de millions d'Anglais des deux sexes, s'avisassent de se mettre trottant à danser la gigue, le même jour et à la même heure, sur le même air, en l'honneur de *Her Gracious Majesty* !

Qu'on n'aille pas, au moins, voir là-dedans une fantaisie de mauvais goût, mais dénuée de fondement. Ce n'est pas, à l'hypothèse, c'est à l'Angleterre, que le fondement fait défaut... Je ne veux d'autres arguments à l'appui que les deux faits suivants, dont je laisse juges les plus sceptiques eux-mêmes :

Tout d'abord — la chose est de notoriété publique — presque chaque fois qu'il se produit une inondation dans les basses galeries des houillères des Cornouailles ou du pays de Galles, on constate que *l'eau est salée*. Ce qui constitue, on l'avouera, une assez forte présomption en faveur de l'envahissement, lent mais sûr, de la mer subjaçante.

En second lieu, on a remarqué que, les dimanches et les jours de fête, il était absolument impossible de se livrer, à l'observatoire de Greenwich, au moindre travail sérieux, tous les instruments choisissant ce jour-là pour battre à l'envi la breloque. N'est-ce pas évidemment parce que le piétinement des foules qui se donnent rendez-vous dans le parc voisin suffit à ébranler la terre à la ronde ?

Faut-il ajouter que, si l'on prend la

peine d'y réfléchir un brin, cela se comprend à merveille ?

Songez plutôt que l'Angleterre barre justement la route au Gulf-Stream, dont les eaux tièdes et chargées d'acide carbonique ne cessent pas, depuis pour ainsi dire que le monde est monde, de ronger l'argile friable des pieds du Colosse ! Songez, d'autre part, que si l'Angleterre a pu être justement comparée à un immense morceau de charbon praliné d'une méchante gangue de terre et de roche, voilà sept ou huit siècles qu'on s'acharne à arracher jour et nuit à cette escarbille géante de quoi alimenter des milliers d'usines et des milliers de locomotives, tant et si bien qu'il ne restera bientôt plus que la gangue, une mince et spongieuse colonne de maçonnerie, dont Samson, même après Dalila — et *a fortiori* Neptune — aurait raison d'une secousse !

Ce qui est étonnant, ce n'est pas que l'Angleterre soit compromise, c'est qu'elle tienne encore bon.

Les savants anglais qui sont légion et de bon aloi ne se font pas la moindre illusion. Seulement, par prudence patriotique et par vanité nationale, ils organisent autour de ce péril secret la conspiration du silence. Ce n'est pas pour d'autres motifs, j'en ferais le pari, qu'ils se sont opposés avec une si frénétique énergie au percement du tunnel projeté sous le Pas-de-Calais : ils avaient peur que, chemin faisant, les ingénieurs français ne découvrirent le pot aux roses, fâcheusement percé.

Mais ce cauchemar hante toujours leurs insomnies, et, sans que l'Europe s'en aperçoive, le meilleur du génie britannique s'emploie mystérieusement à chercher les moyens de prévenir le désastre. Soyez assurés que tous ces fils télégraphiques et téléphoniques, tous ces câbles sous-marins qui relient de toutes parts l'Angleterre à l'Amérique, à l'Irlande, à la France, à la Belgique, à la Hollande, à l'Allemagne, à la Norvège, etc., sont autant d'amarres destinées, dans l'esprit des ingénieurs de là-bas, à coudre plus ou moins solidement la future épave à des rives moins instables.

L'Orphelin. — Nous avons reçu de nombreuses nouveautés de librairie, dont nous rendrons compte successivement. Voici d'abord un superbe volume, édité par la maison Georges Bridel et Cie ; c'est une nouvelle édition de *L'Orphelin*, par Urbain Olivier, l'une des publications les plus goûtées de cet écrivain si attrayant et si vrai dans les descriptions qu'il fait de nos campagnes et de notre vie vaudoise. Comme on va le relire avec plaisir !

Ce qui donnera toujours une valeur incontestable aux ouvrages d'Urbain Olivier, c'est qu'à côté de tout le charme et le pittoresque dont ils sont empreints, à côté de l'intrigue

simple et attachante qui les anime, on y trouve partout un fond excellent, une saine morale qui se glisse habilement entre les lignes sans jamais nuire à l'action, au mouvement du récit.

L'Orphelin revêt sous un grand format, imprimé avec luxe et illustré par le crayon de M. Eug. Burnand, qui a rendu avec une finesse, une poésie, une fidélité admirables, nos sites riants, nos paisibles habitations champêtres et de nombreux types campagnards. Nous estimons donc comme très heureuse l'idée qu'on a eue de rééditer *L'Orphelin*. Cette œuvre, d'un réel mérite, restera, et aura certainement grand succès comme cadeau de nouvel-an.

LOUIS VULLIEMIN, d'après sa correspondance et ses écrits, par Ch. Vulliemin. G. Bridel et Cie, éditeurs. —

Tel est le titre d'un ouvrage qui sort de presse et qui sera le bien-venu dans toute la Suisse romande. Rien de plus attachant que tout ce qui a trait à la vie si remarquable, si bien remplie de celui qui fut le digne continuateur de J. de Muller, et à qui nous devons le *Chroniqueur*, *Chillon*, le *Canton de Vaud*, le *Doyen Bridel*, *Auguste Pidou*, l'*Histoire de la Confédération*, etc. On suit avec le plus grand intérêt les diverses phases de la carrière de cet homme distingué ; on admire sa jeunesse pleine de promesses, sa carrière pastorale dont il s'acquitta avec tant de cœur, de charité et de pieux dévouement ; sa vie de famille où il apportait tant de bonheur, de tendresse et de sérénité. Et à côté de cela, nous sommes initiés à ses travaux historiques si consciencieux et toujours guidés par le patriotisme le plus ardent ; nous faisons connaissance avec les hommes les plus en vue de son temps, et nous apprenons une foule de choses dont tous les détails attestent un esprit fin, élevé, un analyste de premier ordre.

En résumé, nous renvoyons nos lecteurs à ce livre si recommandable en tous points. Ainsi que le disait l'autre jour un de nos confrères, il n'est pas de lecture meilleure ni plus saine.

Le Foyer romand. — Voilà encore un charmant livre à recommander aux amis de la bonne littérature du pays, et dont la 8^{me} année vient de paraître à la librairie de F. Payot, à Lausanne. Il y a là un choix de morceaux délicieux des prosateurs et des poètes les plus goûtés de la Suisse romande. Il nous suffit de citer Ph. Godet, E. Rod, A. Geresole, H. Varnery, Engénie Pradez, Mme la comtesse de Gasparin, T. Combe, Dr Chatelain, etc. Quand on a lu *Une mère*, *Croquis vaudois*, *Comment Pierre Sandoz trouva sa femme*, il faut aller au bout du livre, car tout y est excellent.

Parmi les publications qui ont du succès en ce moment, il faut citer le **Journal du grand Frédéric**, vaudoiseries par Gorgibus (?) édité chez Loertscher et fils, à Vevey. Il y a dans ces pages de quoi passer de gais instants.

Prix : 60 cent. — En vente chez tous les libraires.